

Pancho Villa

JOHN REED

Pancho Villa

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par
SYLVAIN PRUDHOMME



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2009

TITRE ORIGINAL

Francisco Villa

AVANT-PROPOS

Le texte qui suit reprend “Francisco Villa”, deuxième chapitre de *Insurgent Mexico (Le Mexique insurgé)* publié par John Reed en 1914, au retour de quatre mois de reportage au Mexique.

© Editions Allia, 2009.

LORSQU’IL franchit la frontière à Ojinaga, fin décembre 1913, et part couvrir la Révolution mexicaine pour le compte du *Metropolitan Magazine*, John Reed a vingt-six ans. Il n’a encore réalisé que quelques reportages pour le magazine *The Masses*, s’est à peine fait remarquer à Paterson (New Jersey) en prenant la défense d’ouvriers d’une manufacture de soie en grève, ce qui lui a valu quatre jours d’emprisonnement. Ses reportages à travers l’Europe de l’Est dévastée par la guerre de 1914-1918, son enthousiasme pour la Révolution d’Octobre en Russie, à laquelle il assistera en 1917 à Petrograd et dont naîtra le célèbre *Ten Days That Shook The World (Dix jours qui ébranlèrent le monde)* – le même Reed naguère compagnon de Villa côtoyant à présent Trotsky et Lénine –, son militantisme infatigable, sa mort prématurée à Moscou en 1920, de typhus et d’épuisement, tout cela est encore à venir.

Pancho Villa va sur ses trente-six ans. Il est l'un des hommes forts de l'armée révolutionnaire depuis ses victoires aux côtés de Madero, sur les troupes du vieux dictateur Porfirio Diaz à Ciudad Juarez en 1911, puis sur la rébellion fomentée par Pascual Orozco dans l'Etat de Chihuahua. La Révolution est loin d'être achevée : la réforme agraire reste à faire (la quasi-totalité des terres de l'Etat de Chihuahua continuent d'appartenir à une poignée de grands propriétaires, pendant que 95 % des paysans n'ont pas même un lopin à eux), et si le soulèvement conduit par Madero en 1910-1911 a permis de renverser Porfirio Diaz, à la tête du pays depuis trente ans, la trahison du général Huerta, qui profite de la confiance de Madero pour le faire assassiner en février 1913, a contraint ceux qui aspiraient au changement à tout recommencer.

Réfugié à El Paso (Etats-Unis) au moment du coup d'Etat, Villa repasse la frontière en mars et commence à rassembler des

hommes, décidé à venger Madero et à reconquérir le pays. L'automne 1913 le voit triompher à Namiquipia, à Gomez Palacio, à Ciudad Juarez. Il vient de reprendre Chihuahua, la capitale du Nord, lorsque John Reed arrive sur place, au début de l'année 1914. Tout au long des quatre mois que le journaliste américain passe au Mexique, l'armée de Villa, la fameuse Division du Nord, avec ses longues files de trains bondés de soldats et de *soldaderas* qui deviendront bientôt légendaires, marche vers le Sud de victoire en victoire. Le livre de Reed s'achève avec la prise décisive de Torreon, à laquelle le journaliste assiste avant de rentrer aux Etats-Unis couvrir la répression sanglante des manifestations de Ludlow (Colorado). Ce sera ensuite la prise de Zacatecas, ouvrant définitivement la route de Mexico, puis l'entrée triomphale dans la capitale et la photo aux côtés de Zapata, dans le palais présidentiel déserté par Huerta : l'apogée de Villa.

Un chef révolutionnaire admiré de tous, un jeune journaliste promis à un destin peu commun : c'est le "petit miracle" de ce texte que de nous les montrer ensemble, de faire se rencontrer ces deux trajectoires vouées à s'interrompre aussi brutalement l'une que l'autre.

Reed est partout, a ses entrées au palais dès la première heure du jour, assiste aux réunions du tout récent gouvernement, plaisante avec Villa et sa femme dans leur maison de Chihuahua, rend visite au guérillero dans le petit wagon où il a installé son quartier général ; il est encore là quand Villa, certains après-midi, cavale jusqu'aux arènes pour se délasser en bataillant avec un taureau. Par petites touches, à coups de brèves scènes juxtaposées, il nous montre un Villa saisissant de vie, d'humour, de versatilité, de contradictions, de perpétuelle métamorphose.

"La clé du succès sera la mobilité" avait prophétisé le guérillero au moment de se lancer, avec une poignée d'hommes d'abord, en

campagne contre Huerta. L'art de surgir là où on l'attend le moins, l'habileté à dissimuler ses desseins jusqu'au dernier moment, la faculté de renverser l'issue d'une bataille en osant brusquement la manœuvre la plus improbable, c'est ce qui aura fait sa légende ; c'est ce même caractère insaisissable, cette façon de constamment déjouer les pronostics qui fascine à travers le texte de Reed.

SYLVAIN PRUDHOMME

PENDANT que Villa se trouvait à Chihuahua, deux semaines avant l'avancée vers Torreon, le corps d'artillerie de son armée décida de lui remettre une médaille d'or pour son héroïsme sur le champ de bataille.

Dans la salle d'audience du palais du gouverneur, à Chihuahua, une pièce décorée de grands lustres pompeux, de lourdes tentures cramoisies, avec aux murs un papier peint clinquant dans le goût américain, se trouve le trône du gouverneur. C'est un fauteuil doré aux accoudoirs en gueule de lion, posé sur une estrade, couvert d'un dessus de velours pourpre, que surmonte un lourd chapiteau de bois doré qui s'achève en couronne.

Alignés en bon ordre à une extrémité du salon, les officiers d'artillerie attendaient, vêtus d'élégants uniformes bleus galonnés de velours noir et d'or, épée flambant neuve

au côté, chapeau brodé d'or fermement serré sous le bras. De la porte de la salle à l'extérieur du palais, longeant la galerie, descendant l'escalier d'apparat, traversant la majestueuse cour intérieure, franchissant chacune des imposantes portes jusqu'à la rue, une double file de soldats se tenait en rang, présentant les armes. Quatre orchestres de l'armée, regroupés en un seul, se serraient dans la foule. Les habitants de la capitale se massaient par milliers sur la place d'armes, devant le palais.

“*Ya viene!*” “Le voilà!” “*Viva Villa!*” “*Viva Madero!*” “Villa, l'ami des pauvres!”

Le grondement partit de l'arrière de la foule et se propagea comme un incendie, enflant jusqu'à soulever de leur tête des milliers de chapeaux. L'orchestre dans la cour entonna l'hymne national mexicain, et Villa apparut en haut de la rue.

Il portait un vieil uniforme kaki tout simple, auquel manquaient plusieurs boutons. Il n'était pas rasé, pas coiffé, ne portait pas de

chapeau. Il marchait les pieds légèrement en dedans, en boitillant, les mains dans les poches de son pantalon. Au moment de se faufiler entre les deux rangées de soldats, il eut l'air quelque peu embarrassé et sourit, saluant ici et là de la tête un *compadre* dans les rangs. Au pied du grand escalier, le gouverneur Chao et le secrétaire d'Etat se joignirent à lui, dans leur plus bel uniforme. L'orchestre abandonna toute retenue; et à l'instant où Villa entra dans la salle d'audience, à un signal donné du balcon du palais, l'immense foule massée sur la place d'armes se découvrit, et les officiers aux tenues étincelantes lui firent un salut impeccable.

C'était digne de Napoléon!

Villa resta un moment abasourdi, tordant sa moustache, excessivement mal à l'aise. Enfin il se laissa glisser jusqu'au trône, en éprouva les accoudoirs et s'assit, le gouverneur à sa droite, le secrétaire d'Etat à sa gauche.

Bauche Alcalde s'avança, fit de la main droite le même geste exactement que Cicéron